

TERRES ARDENNAISES

Revue d'histoire et de géographie locales



Simon L.

*"L'évacuation"
12 mai 1940
Composition*

Mai 1940...

N° 111 - Juin 2010

Trimestriel
11 €

TERRES ARDENNAISES

Revue trimestrielle de
l'Association Terres Ardennaises

6, rue des Sources
08000 Charleville-Mézières
Tél : 03.24.33.81.17
<http://terres.ardennaises.free.fr>
terres.ardennaises@free.fr

Président :
Jacques LAMBERT

Secrétaire :
Nicolas CHARLES

Directeur de la publication :
Jacky TURQUIN

Comité de rédaction :

Didier BIGORGNE
Paulette BUFFET
Robert CECCONELLO
Pascal CHAGOT
Nicolas CHARLES
Jean CLERC
Simon COCU
Jean DIEL
Jérémy DUPUY
Gérard GAYOT +
Gérard GIULIANO
Jacques LAMBERT
Michel MEISSNER
Jean-Pierre PENISSON
Michèle SANZÉ
Alain SARTELET
Michel TAMINE
Jacques THÉRET
Jacky TURQUIN

Abonnement :

25 € pour 4 numéros
45 € pour 8 numéros

Règlements à l'ordre de
Terres Ardennaises
CCP Châlons 3855-23-X

ISSN 0758-3028

C.P.P.A.P. n° 0708G83425

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010

Sommaire

"Planifier l'exode" : l'évacuation des Ardennes en mai 1940 voulue par les pouvoirs publics Nicolas CHARLES	2
Un certain 13 mai 1940 à Monthermé Hubert BURAU et Nicolas CHARLES	7
Stauffenberg à Monthermé Christian MARRY	11
Mai 1940 : Ernst Jünger à nouveau dans les Ardennes ! Christian MARRY	12
Une normalienne dans l'exode Marie-Thérèse BERGER	14
L'évacuation de Mouzon, 10 au 12 mai 1940 Anne FRANÇOIS	19
L'exode un peu particulier des habitants d'Évigny Jacques LAMBERT	24
L'évacuation racontée par les témoins Jacques LAMBERT	29
Quelques enfants dans l'exode Jacques LAMBERT	44
Le lieutenant Henri Manceau en l'an 40 Henri MANCEAU. Carnets de guerre annotés par Gérard GIULIANO	55
Journal de Charles Lambert De Nouzonville à Saint-Jouin-sous-Châtillon. Extraits Charles LAMBERT	59
L'été 1940 à Thin-le-Moutier Jean DIEL	65
Les parlementaires ardennais et le vote historique du 10 juillet 1940 Gérard GIULIANO	70
Retour sur le 10 juillet 1940... et la suite Simon COCU	79
Les Ardennes dans les synthèses des rapports mensuels des préfets en zone occupée : 1940 Jean-Émile ANDREUX	87
Mes souvenirs de la guerre 1939-1945 Claudette PICOT (Témoignage recueilli par Marie-France BARBE)	92
Le Frontstalag Michel MEISSNER	98
Un récit émouvant d'une amitié franco-allemande, née dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale Interview pour Terres Ardennaises	102

Couvertures de Simon Cocu.

Mis en place progressivement par Jean-Marie Jolly, ami des Éditions Terres Ardennaises depuis leur création, notre site internet : <http://terres.ardennaises.free.fr/> appelé à se développer encore d'ici la fin de l'année 2010 (et après) est déjà très performant.

- c'est un outil d'information sur nos publications, sur les manifestations où nous serons présents, nos expositions, nos fêtes passées ou à venir avec des photos illustrant ces événements.
- c'est la possibilité de souscrire à un livre, de commander d'anciens numéros et d'anciens livres.
- c'est un moyen d'entendre la série régulière d'émissions d'histoire et de géographie, animée par Jacques Théret, sur RCF (Les sapeurs-pompiers des Ardennes, la Semoy, une histoire de la monnaie ardennaise, Jean-Nicolas Pache, Les Trois Hauts-Lieux des Ardennes, etc.).
- c'est un moyen d'entendre d'autres interventions ponctuelles sur France Bleu Champagne (La bière) ou de découvrir une vidéo de France 3 Champagne-Ardenne où Hubert Fontaine (Hubert le Jardinier) présente son dernier livre "Mes p'tits bouts d'Ardenne(s)".

Vous pouvez aussi nous écrire : terres.ardennaises@free.fr, pour tout renseignement, et nous laisser votre adresse électronique afin de recevoir la lettre des Éditions qui, primitivement prévue pour être envoyée en mars, ne le sera qu'en septembre.

Quelques enfants dans l'exode...



Au moment de l'évacuation à Saulces-Monclin. Au premier plan, un garçon assis sur une brouette et une petite fille qui joue dans l'herbe. Collection René Chanzy. Photo transmise par son gendre, Bernard Nivois.

Pour cet article, j'ai sélectionné, dans la bonne quarantaine de témoignages dépouillés pour "L'évacuation racontée par les témoins", les faits et événements concernant les enfants en dessous de 14 ans. Les extraits qui suivent racontent donc ce qui leur est arrivé ou ce qu'ils ont vu.

Ces garçons et ces filles ont appréhendé la guerre, dans laquelle ils sont plongés, de manière bien différente de leurs parents. Avant le grand départ, pendant l'exode et lors de leur séjour dans un département hôte, plusieurs d'entre eux ont l'impression de vivre des vacances : Mais il y avait aussi, inavoué, le sentiment que ces événements exceptionnels, donnant lieu à de nouvelles vacances, des aventures extraordinaires que l'on n'imaginait pas en jouant... égoïste, mais propre à des jeunes qui, vivant en

des lieux truffés de fortifications, au milieu d'une troupe familiale, finissaient par croire qu'eux aussi participaient au conflit en cours¹ ; Pour moi qui venais d'avoir le 1^{er} mai un vélo adapté à ma taille, le précédent étant devenu trop petit, pas très conscient de la gravité de la situation, j'étais heureux de partir, il faisait beau... et ça ressemblait à des vacances, tout au moins au départ, et à... cette heure indue pour moi²... J'ai retrouvé mon calme, j'ai l'impression de vivre des grandes vacances d'un genre particulier. Avec mon frère, nous nous débrouillons pour bénéficier de rations supplémentaires³ ; J'avais sept ans et, pour moi, l'évacuation ne représentait que peu de chose. Elle me donnait (à Croix-de-Vie, en Vendée) l'occasion de voir la mer, d'aller baigner tous les jours et de faire une "cure" de sardines fraîches⁴.

Écoliers

À Charleville, le vendredi 10, à 6 h 30 du matin, des lycéens de Chanzy doivent se protéger des avions : «Vite, clame Madame Godart, à la cave-abri, c'est une alerte sérieuse», et d'empoigner deux couvertures, ainsi que la petite Dany, sa gamine de quatre ans qui, pieds nus et en chemise de nuit, piaille d'abondance, ne sachant plus où elle en est.

Cinq ou six personnes se trouvent déjà dans la cave, qui sent le mois et la pomme de terre germée ! Monsieur Peymal, très respecté par son auréole d'ancien de 14 et ses affirmations péremptoires, diagnostique et rassure : «Bah, il s'agit tout simplement d'un avion de reconnaissance égaré : d'ailleurs, écoutez notre D.C.A.⁵.»

Ces lycéens, peu de temps après, vérifient à leur dépens la justesse des



Anne-Marie Caniard et sa mère devant l'abri, situé rue Camille Desmoulins à Braux. Collection Anne-Marie Bouquignaud.

propos de ce Monsieur Paymal : (...) Depuis dix minutes environ, nous planchions avec plus ou moins de bonheur, lorsque la sirène de notre délivrance déchira à nouveau l'air de sa stridence !

D'un bond, nous fûmes dans la tranchée, entraînant bien malgré elle notre Miss et le reste du corps professionnel au sein d'une joyeuse pagaille...

Très haut dans le ciel, des avions passaient et repassaient et brusquement, un vacarme épouvantable retentit dans la direction du dépôt de Mohon. Le bombardement commençait et je vis les jambes de Mademoiselle Gremminger qui tremblaient⁶...

À Sault-lès-Rethel, le 10 ou le 11. Cependant, un matin, alors que j'étais en classe à l'école située juste en face de notre domicile, la sirène retentit à nouveau. Comme nous avions l'habitude de ces alertes soit disant injustifiées, ni notre instituteur ni nous-mêmes n'y avons attaché une réelle importance. Toutefois, quelques instants plus tard, notre attention fut attirée par le vrombissement de moteurs d'avions dont le bruit ne nous était pas familier. Il s'agissait en effet d'avions allemands qui effectuaient leur premier assaut dans notre région. Puis ce fut le crépitement des mitrailleuses

suivi du sifflement des bombes lâchées par ces avions ennemis. Immédiatement, l'instituteur nous fit sortir de la classe et nous ordonna d'aller nous allonger dans la cour, sous le préau, seul abri que nous possédions. Nous avons peur car nous avons appris qu'en Pologne les Allemands avaient bombardé les écoles. Je revois encore ma pauvre mère qui, au risque de se faire mitrailler, avait traversé la rue pour venir rejoindre son unique enfant. Quand je l'ai aperçue, je lui ai fait signe de la main afin qu'elle puisse me repérer parmi la centaine d'enfants que nous étions et elle est venue s'allonger à mes côtés. Il n'y a pas eu de panique, élèves et enseignants avaient gardé leur calme et notre école avait été épargnée⁷.

Parfois, c'est à l'école que la nouvelle du déclenchement de la guerre arrive le vendredi 10 :

À Sedan. Poursuivant mon chemin, je rejoignis Marcel, et avec Serge qui nous avait rattrapés, nous nous étions bientôt rendus à l'école où, nous mêlant aux premiers arrivés, nous attendions la rentrée.

Elle ne se fit pas attendre, monsieur Gravisse venait de sortir et attendait sur le perron de nous voir alignés sur deux files pour nous donner le signal d'entrer. Cela fait, nos cartables posés sur nos pupitres, nous nous apprêtions à sortir nos livres et nos cahiers, quand le maître intervint pour nous dire : «Attendez...»

Surpris, nous nous regardions Sans comprendre... puis, hésitant, gêné, il poursuivait : «Eh bien voilà, vous allez rentrer chez vous car nous allons devoir partir...»

– Partir ? ... Où ? ... Pourquoi ? ...»

Harcelé de questions, monsieur-Gravisse nous apprenait finalement que le village devait être évacué !

Stupéfaits, restés un court instant silencieux, c'est soudain dans le tumulte, dans une classe habituellement disciplinée, que l'on se mit à commenter cette nouvelle catastrophique ! Et l'école ? C'est quand même pas fini !... et le certificat d'études ? Où allons-nous le passer ?...

J'éprouvais une désagréable impression. Il se passait des choses graves et nous ne finissions pas notre scolarité ! Nous restions un groupe à en discuter

fébrilement dans la cour de cette école qu'on ne se décidait pas à quitter. C'était dramatique pour tous, et je pensais un peu plus pour ceux du certificat⁸...

À Château-Regnault. Le vendredi, à l'école, les élèves sont énervés. Les Allemands sont arrivés sur la frontière belge⁹ ; Et puis, dans la matinée, ALERTE ! On dégringole dans l'escalier. On attrape les masques à gaz à la volée, et on file le plus vite possible vers le tunnel du chemin de fer de la "Grosse Boutique" à l'abri¹⁰.

Une communion solennelle perturbée

Pour un certain nombre d'enfants, le dimanche 12, jour de Pentecôte, était jour de communion solennelle. Or, le 12, les habitants du nord des Ardennes fuient et les gens du sud, qui les voient arriver, n'en croient pas leurs yeux : À Rethel, communiantes et communiantes se rendaient à l'église, éberlués à notre passage¹¹.

Mais, ces images d'une guerre qui a commencé à une petite centaine de kilomètres sont vite remplacées par une réalité effrayante :

À Avançon. La Communion Solennelle est prévue le jour de la Pentecôte en l'église de Saint-Loup. (...) La cérémonie a lieu malgré les événements qui se précisent. Des évacués de passage y assistent en grand nombre. *Des détonations retentissent sans arrêt, les vêpres de l'après-midi ne sont pas mieux.* Après la messe, nous prenons le repas tous ensemble avec des personnes inconnues. Au menu, un poulet prévu pour le baptême, que la grand-mère du bébé avait emmené en partant !¹²

À Amagne. Aujourd'hui, je ne servirai pas la messe puisque je suis un communiant. À part mon oncle Rémy qui est très pratiquant, les trois autres hommes de la famille décident de rester à la maison. Il en est de même des trois amis belges. Un peu avant 10 h 30, nous nous trouvons réunis sur le parvis et le prêtre est en train de mettre de l'ordre dans la procession quand se produit la catastrophe.

Dans un vacarme assourdissant à ras des toitures, une demi-douzaine de chasseurs bombardiers nazis arrivent

brusquement sur notre groupe, semant la panique. Dans un désordre indescriptible, chacun de nous pénètre rapidement dans l'église et cherche un abri sous les gros piliers qui soutiennent les voûtes en croisées d'ogives. Notre vieille église va-t-elle tenir le choc ?

Les mitrailleuses claquent et les vitraux tombent sur le sol. Le prêtre a fait fermer les lourdes portes en chêne. Heureusement, tous les enfants qui se trouvaient dehors ont pu pénétrer à temps et échapper à la mitraille. L'on entend les avions passer et repasser au-dessus du village et plus précisément au-dessus de l'église qui semble être l'objectif à atteindre.

Le curé monte en chaire, demande le silence, donne quelques consignes et entame une prière reprise par l'assistance. Soudain, c'est le bombardement : une, deux, puis quatre bombes encadrent l'église. La peur me glace et, comme beaucoup, je me mets à pleurer. L'église n'a rien et nous nous en tirons à bon compte. Y aurait-il un Dieu ?

(...) Dérision, nous laissons une table bien garnie, la dinde rôtie et, deux jours après, les parachutistes allemands pourront ainsi goûter aux joies du vin de France, préparé pour cette fête familiale¹³.

Pour les Ardennais du sud et du nord, étrangers le vendredi et frères de misère le dimanche, la belle fête de Pentecôte fut un jour de deuils, de misères et de pleurs¹⁴.

Avant de partir

En vue de l'évacuation, les mams-couturières ont travaillé pour leurs enfants : Chaque enfant avait son sac à dos¹⁵. Certain(e)s les ont remplis : Les bagages avaient été préparés à l'avance et moi, comme une gamine, j'avais bourré tout ce que je pouvais dedans¹⁶.

Au moment de partir, chaque enfant avait son petit sac à dos, une étiquette avec son nom et son adresse, et le masque à gaz autour du cou¹⁷. L'un d'entre eux, au moins, à Marby, s'apprêtait à vivre une véritable expédition : Vers 23 heures, nous étions prêts, si toutefois l'on pouvait s'exprimer ainsi. Pour le sauver du désastre,



Sac confectionné dans une toile à matelas par la mère d'Anne-Marie Caniard. Collection Anne-Marie Bouquignaud.

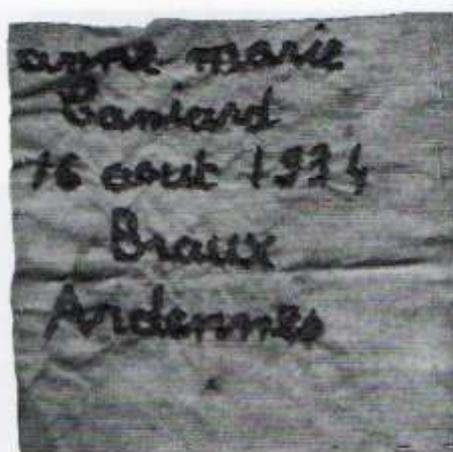
j'avais revêtu le manteau en ratine bleu marine de mon beau-frère. Ce bel habit m'arrivait aux chevilles, mais à la guerre comme à la guerre ; dans de telles circonstances, c'était plus que jamais d'actualité.

«Nous partons ?» demanda ma sœur plus morte que vive, pendant que je fourrais dans mes poches un flacon d'eau oxygénée, acide picrique et pommade de reclus ; l'arsenal des premiers soins d'urgence en quelque sorte !¹⁸

La rougeole de Château-Regnault

Dans cette localité de la vallée de la Meuse, cette maladie infantile a frappé de nombreux enfants qui ont bien du mal à garder le lit quand un spectacle étonnant se déroule dans le ciel : Ayant attrapé la rougeole, je suis couché avec de la fièvre. Je me fais gronder par ma mère, car je suis toujours à la fenêtre pour regarder passer les avions au ras des collines¹⁹.

Quel que soit le mode de locomotion utilisé pour les transporter, les petits malades sont l'objet de soins plus qu'attentionnés : (...) La nuit suivante, nous sommes réveillés alors qu'il fait encore noir. Il nous faut partir ! Ma mère me met dans une poussette, bien emmitouflé, et nous partons vers Charleville, par la route des Hutins²⁰ ; Ma grand-mère, mon oncle et moi-même, nous partons à l'aube, accompagnés de Monsieur Yernaux et de sa



Étiquette préparée par la mère d'Anne-Marie Caniard. Collection Anne-Marie Bouquignaud.

femme Lucie Negro. Ils avaient un petit garçon en bas âge atteint de la rougeole. Ils l'avaient installé dans une brouette, chaudement emmitouflé²¹.

Parfois, la situation est doublement compliquée pour la maman : Quant à Bernard, il était réquisitionné pour conduire en gare de Charleville Reine Dubois, habitant la Cense, enceinte, avec une petite fille de 3 ou 4 ans, qui avait la rougeole²².

Objet précieux

Les adultes s'inquiètent pour les objets précieux qu'ils possèdent, en particulier les couverts en argent et bijoux. Les enfants aussi mais pour des objets d'une toute autre nature : Avant de partir, j'ai démonté mon vélo de course et j'ai caché les morceaux. Ce vélo, j'y tenais beaucoup. C'est mon père qui m'avait conseillé de mettre de l'argent de côté pour en acheter un ; il m'avait dit qu'il préférerait que je ne fasse pas de foot (il fallait une licence signée des parents), car un de ses copains boitait après avoir eu une jambe cassée pendant un match. Il m'avait dit : «Fais du vélo, Mets de l'argent de côté ; quand tu auras la moitié du prix, je te mettrai l'autre moitié !»

Un jour, j'ai sorti ma cagnotte ; j'étais loin d'avoir la somme nécessaire. Mon père dit : «Alors ?» J'ai répondu : «Je ne l'aurai jamais !» Alors, mon père a dit à ma mère : «Mets le reste !»

Quand on a évacué, je n'ai pas eu le droit de l'emporter dans le train²³.

Sur la route

Une naissance exceptionnelle : Une de nos clientes a accouché, pendant un bombardement, dans un bois proche de la côte, à la sortie de Lauennois-sur-Vence. Un garçon, je crois. C'était son sixième enfant !²⁴

Les bébés font une promenade beaucoup plus longue qu'à l'accoutumée, promenade bien fatigante pour

1933 et nous nous y installâmes tant bien que mal au milieu d'un bric à brac de marchands forains ; j'étais coincé entre un sac de 10 kilos de café en grain et deux grosses couvertures piquées, les pieds reposant sur une boîte métallique renfermant cuillères et fourchettes en argent ! (...) Pourvu que la bagnole démarre, songeais-je in petto. La coquine hoqueta juste assez pour nous donner quelque sueur froide puis, sans doute consciente de l'importance de sa mission, le moteur

mère : Nous avions une petite Fiat de 4 à 5 chevaux, on ne pouvait pas plus emplier. Nous avons suivi la Traction d'amis instituteurs, la famille Camion de Vrigne-aux-Bois, apparentée aux industriels. J'étais assis à l'arrière, le poste de TSF derrière moi. À un passage à niveau, maman, qui ne conduisait que depuis deux mois environ, n'a pu freiner et elle est rentrée dans la Traction, sans qu'il n'y ait de dégâts, mais le poste de TSF m'est tombé sur le dos !³⁰

Sur la route, les enfants deviennent vite des "adultes" : Ma grand'mère qui tenait à Margut un petit débit de boissons avait pris soin de glisser, entre 2 serviettes, deux bouteilles de cognac auxquelles elle tenait comme à la prunelle de ses yeux. Elle me les avait confiées, je les portais en bandoulière dans une musette de soldat.

De temps en temps, à sa demande, j'en sortais une du sac pour en donner une gorgée à chacun sans, bien sûr, m'oublier moi-même. Il n'y avait, selon elle, que cela, qui pouvait nous donner des forces pour poursuivre notre route³¹.

Sous les bombardements

À Charleville, le 10 mai. Un bruit nouveau vient jusqu'à nous : c'est une rafale de bombes, puis une autre et une troisième. On dirait une succession de gargouillements sourds suivis de claquements plus secs. On apprend vite qu'elles sont tombées les unes à Belval, les autres à l'Est Électrique de Mohon. Cette fois la guerre est sur nous. (...) Vers 6 heures, nouvelle alerte, nouveau bombardement. Nous voici tous les deux dans la tranchée de mes beaux-parents assis bien confortablement sur des chaises de jardin tandis que Jean-Pierre dans un panier hurle aux bruits des sirènes et ne trouve sa consolation qu'à la vue de son biberon. Nous coucherons à proximité de cette tranchée, c'est plus prudent. Nouzonville et Rimogne viennent d'être bombardées et il y a, paraît-il, plusieurs morts dans cette localité³².

Parmi les premières victimes civiles, un tout petit... : En fin d'après-midi (à Marby, le 13), alors que la ca-



Une photo, qui ne représente pas des réfugiés ardennais, emblématique. Collection Barthélémy Vieillot.

qui les accompagne : Marthe, à bout de force, pousse la voiture de bébé où Thérèse (15 jours) dort paisiblement. Je vais l'aider²⁵ ; Nous sommes partis de Laifour à pied jusqu'à Poix-Terron, mon petit frère de 9 mois dans un landau²⁶.

De jeunes enfants alternent marche à pied et poussette : Nous sommes partis à huit : ma grand-mère, ma tante et mon oncle avec leurs deux filles de huit et treize ans et un bébé de dix-huit mois, ma mère et moi ; j'avais cinq ans. (...) Ma tante poussait le landau du bébé. Ma grand-mère était chargée d'une poussette dans laquelle la plus jeune de mes cousines et moi-même prenions place à tour de rôle²⁷.

Dans les voitures, les enfants se cassent comme ils le peuvent : 23 h 15. Mon père sortit lentement de la remise la vieille C4 achetée d'occasion en

ronfla bruyamment bien décidé cette fois à nous éloigner de la fournaise²⁸.

Des conductrices peu expérimentées – elles ont décroché dans le mois précédent un permis donné à tout le monde ! – partent en convoi derrière des conducteurs/conductrices plus chevronné(e)s : Nous sommes donc parties avec peu de choses : maman derrière Violette, avec sa vieille voiture, sa gamine, avec un oreiller et une réserve de sucettes. (...) J'étais à genoux au fond de la voiture et maman me disait : « Ils suivent toujours ? – Oui, oui ! Ah, je ne les vois plus ! Ah si ! Tu sais maman, c'est la même voiture, mais c'est pas eux ! » Il y avait des bouts de cartes ; j'apprenais à lire. J'aidais, soit disant, mais de temps en temps, je me trompais. Bref, nous sommes arrivés péniblement aux Sables d'Olonne²⁹.

Un enfant, au moins, est une victime bénigne de l'inexpérience de sa

dence des fuyards diminuait, un groupe d'habitants de Foisches et de Vireux arrivèrent dans un état de panique et de désespoir incommensurables. À la sortie de Rocroi, un Messerschmitt les avait pris pour cible et cinq d'entre eux gisaient morts dans le fossé. Une femme, traînée par deux hommes, atteignait les limites de la folie ; son bébé de six mois avait été foudroyé dans ses bras et on n'avait pu que le laisser là-bas, recouvert de quelques branchages ! C'était l'horreur dans toute l'acception du mot !³³

Pour un enfant guère effrayé, semble-t-il : Le principal, c'est que nous nous sommes sauvés de ce saccage. Jean-Claude était un peu énervé, cela se conçoit. Mais il n'avait pas trop peur des bombardements, au contraire il nous faisait rire de temps en temps avec ses salauds d'avions boches³⁴, combien ont manifesté ainsi leur peur : Les manteaux des femmes avaient tellement été tirillés par les enfants qui s'accrochaient à leur mère que beaucoup avaient perdu leurs boutons³⁵.

Des familles séparées, des enfants prêts à se perdre

La hantise de perdre son enfant est grande : La sirène stridente, angoissante, qui résonne encore dans mes oreilles, appelant les Nouzonnais à se dépêcher de faire leurs valises. Ma mère manœuvrant ma poussette et m'obligeant à garder le sac où elle avait mis les "papiers" noué autour de mon cou³⁶.

Mais toutes les précautions n'y peuvent rien : Le train s'arrête (à Montcornet, le 13). (C'est le bombardement) Dans le train, c'est la panique. Papa nous a mis sous les coussins : « Ta mère et moi, on va descendre sur le quai, voir ce qui se passe. Attendez ici. » (...) Papa et maman sont sur le quai. Et puis, tout d'un coup, le train s'ébranle, prend tout de suite de la vitesse. On entend les gens qui hurlent sur le quai, dans le train et le convoi de munitions qui continue à sauter ! Quand nous nous sommes retrouvés, mes parents et moi, mon père m'a raconté : le quai balayé par les éclats de munitions, les gens épou-

vantés, les blessés, les tués, les familles séparées, les enfants restés seuls dans le train, l'horreur de l'évacuation³⁷.

Il faut aussi se méfier des initiatives des enfants : À ce sujet, je me souviens d'une anecdote, qui aurait pu être tragique : voyant du haut d'un sommet notre cohorte étendue sur plusieurs kilomètres, tandis que des routes voisines étaient entièrement vides, précurseur de Bison Futé (quelle prescience pouvais-je avoir,

suis relevée, je n'ai retrouvé ni mon oncle ni ma tante. Heureusement, une dame de Braux qui se trouvait là, Mme Noël, m'a dit : « Viens avec nous ! On va s'occuper de toi ! »⁴⁰

Faut-il rappeler que je n'ai que 11 ans et quelques mois ? Je ne suis pas très grand physiquement. En perdant la tête, terrorisé par les avions, la guerre, l'exode, je viens de laisser ma famille, dans la cour de la caserne des Tourelles à Paris.



Sur ce tableau, représenté en couleur dans ce numéro, trouvez les enfants ! Quant aux enfants perdus ? Collection Rolande Biver-Quinard.

puisque j'ai travaillé pour ce concept trente-huit ans plus tard !), je me suis mis à prendre un itinéraire bis ! Heureusement qu'une tante d'une vingtaine d'années, en vélo également, m'a vu à temps, m'a rattrapé et la sanction que j'ai reçue m'a dissuadé de recommencer ! Il est vrai qu'après des mitraillages, bien des enfants se sont perdus (cf. le film avec Brigitte Fossey)³⁸ ; Moi, je m'occupais de mon frère que je rattrapais de droite et de gauche³⁹.

Les enfants perdus

Je suis partie avec mon oncle et ma tante. Ma tante marchait vite avec mon oncle. Étais-je restée en arrière ? Je ne m'en souviens plus. Et soudain, en cours de route, nous avons été bombardés. On s'est mis dans le fossé pour éviter les bombes et quand je me

Je suis seul, sans papiers, sans argent, sans bagages. Comment me suis-je retrouvé dans un train qui roulait en direction d'Orléans ? Je ne le saurai jamais ! Pendant au moins vingt-quatre heures, j'ai perdu la mémoire, sinon la raison. Je ne sais si cette aventure est unique ou bien si elle a été vécue par d'autres enfants. En tout cas, elle est authentique.

Pour l'instant, je suis dans un train, ma seule préoccupation : me nourrir. Dans chaque gare importante, il y a un ou plusieurs centres d'accueil où l'on sert des repas, des boissons chaudes aux réfugiés.

C'est ainsi que j'arrive à subsister, allant de sandwiches en soupes, pain beurré et charcuteries. Cela nourrit, mais ce n'est pas très équilibré.

Est-ce à Toulouse ? Est-ce à Bordeaux ? Je suis passé par ces deux villes. Il m'arrive un incident avec une religieuse, une cornette comme je

l'appelle alors. Elle me sert un café au lait non identifiable et j'ai le culot de lui réclamer du sucre. Je me sauve après avoir été suffisamment désagréable avec cette épouse du Bon Dieu. Il est vrai que je ne me laisse pas faire et, qu'en dehors de mes exigences minimum, il m'arrive de me servir moi-même au-delà de ce qui est permis.

Miracle ou faisceau de coïncidences, je me traîne sur les quais de la gare de La Rochelle quand j'entends que l'on m'appelle par mon prénom. C'est mon grand-frère qui, penché par la portière d'un wagon, vient de m'apercevoir, errant comme un vagabond. Ma mère, mon frère, ma sœur et bien d'autres Ardennais sont dans ce train. Pleurs et embrassades sont les

Un univers si différent

Dans le sud de la France

Nous sommes à Auzat, dans l'Ariège. Avec le beau temps, nous allons nous baigner à "Capounta". C'est un lieu-dit à la sortie du village qui donne en direction du Pic de Montcalm, sommet des Pyrénées ariè-



Cette photo, qui ne représente pas des réfugiés ardennais, est une superbe preuve de la diversité des moyens de locomotion employés pour fuir. Au centre de la photo, enfants et personnes âgées, les plus fragiles des évacués... Collection Barthélémy Vieillot.

Sur un quai de gare, je m'amuse bien fort à la vue d'une dame qui est chargée comme un bourricot. Occupée des deux mains, elle traîne en laisse un chien gros comme un rat et porte sur ses épaules un sac de camping dont ne voudrait pas le meilleur des Éclaireurs de France. Ce qui est drôle et qui attire le regard, c'est le pot de chambre, de couleur blanc émaillé qui trône tout en haut du sac à la manière des gamelles de soldat sur un sac réglementaire de fantassin. Décidément, je ne m'ennuie pas trop durant mon périple.

Voilà déjà une semaine que je me promène seul, de gare en gare, changeant quelquefois de train, à la recherche de ma famille.

seuls matériaux dont nous disposons pour fêter ces retrouvailles. Peu importe, l'intensité des liens sanguins retrouvés dans ce genre de circonstances est incommensurable.

Ma mère, qui était folle d'inquiétude, n'arrête pas de me questionner sur ce qui m'est arrivé. Elle ne me lâche plus d'une semelle. Après nous être restaurés au Centre d'Accueil, nous montons dans un train, encore une fois, famille reconstituée en direction de la Vendée. (...) Quant à notre père, pour l'instant nous ignorons totalement où il se trouve et s'il est encore vivant. Voilà une bonne dizaine de jours que notre exode a commencé. De quoi demain sera-t-il fait ?⁴¹

geoises qui, au loin là-haut, toujours enneigé, culmine à plus de 3000 mètres.

Un pont, le "Pont de Capounta", enjambe le torrent "Videssos", dont la cascade ("de Capounta"), quelques mètres en avant de ce pont, m'avait impressionné par sa hauteur.

Une centaine de mètres en aval de cette cascade et de ce pont, les eaux du torrent se transforment en un cours qui s'élève lentement entre deux murailles de rochers granitiques, avant de repartir, torrentueux, vers l'usine.

On y descendait pour se baigner par un petit passage à travers des rochers.

Nous remontions le faible courant vers l'endroit le plus profond, trois

mètres environ, où nous escaladions un rocher en surplomb pour plonger. Dans une eau limpide, à travers laquelle on voyait nettement le gravier au fond.

Ce qui m'avait fait hésiter au début pour plonger, avec ce fond qui paraissait peu profond... Plus limpide que l'eau de nos rivières ardennaises, cette eau me semblait aussi plus douce. C'est en tout cas ce que j'avais ressenti le premier jour de notre arrivée en me lavant.

Ce décor, avec ce cours d'eau entouré de rochers d'où l'on plongeait, m'émerveillait. Il me rappelait celui dans lequel évoluait le "Tarzan" des remarquables bandes dessinées du dessinateur Hogarth, en première page de "Junior", cet illustré que ma mère m'achetait toutes les semaines lors de mes périodes sedanaises. Avec un peu d'imagination, je me prenais pour Tarzan ! (...) L'hiver était arrivé. Nous découvrons l'impressionnant tableau des montagnes recouvertes de neige. Ce n'était pas la neige qui nous étonnait, car nous n'en manquions pas l'hiver dans nos Ardennes, mais bien ces gigantesques masses enneigées qui nous entouraient et que nous admirions, un peu inquiets, trouvant qu'elles nous pressaient de bien près...

Le spectacle de nos modestes collines enneigées, à l'image de la nôtre : celle de Saint-Walfroy, pourtant l'une des plus élevées de la région, ne pouvait être comparée à ces blanches et géantes montagnes⁴².

Mais les Pyrénées Orientales sont une bien jolie région. Nous avons aimé Argelès-sur-Mer. En nous promenant dans la campagne, nous mangions des abricots que personne ne cueillait, parce qu'en cette année 1940, la pagaille était si grande que les

expéditions ne se faisaient pas. Et nous allions à la plage. Black ne comprenait rien à cette eau qui bougeait. Quand une vague le mouillait, il aboyait de colère. Lui ne connaissait que le ruisseau limpide où son maître pêchait la truite⁴³.

Sur l'île de Noirmoutier

Nous sommes arrivés à La Guérisnière le 18 mai 1940 à 21 heures. Pour moi, enfant, tout est nouveau. Que nous arrive-t-il ? Je me sens effondrée, dépaycée ; le langage, les habitudes locales, le vent, le bruit de la mer toute proche. Petit à petit, on commence à s'intégrer, les relations s'améliorent. (...) Il me reste un souvenir inoubliable : en allant rejoindre mon père, je me suis enlisée jusqu'à la taille en bordure d'une pêcherie (parc entouré de pierres où les poissons étaient piégés à marée basse). Entendant mes appels, un pêcheur réussit à me retirer couverte de vase⁴⁴.

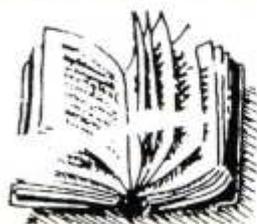
En guise de conclusion, cette belle phrase, simple et forte à la fois, rappelant les sentiments éprouvés par deux jeunes sœurs de Levrézy, 10 et 11 ans, prises dans la tourmente d'un monde qui leur vole leur enfance : Nous avons couché à Fère-en-Tardenois. Il y avait du muguet. Nous aurions aimé le cueillir !⁴⁵

Jacques LAMBERT.

Notes

1. CRIPPA Angelo, de Sedan, **Mémoires d'un J3 Ardennais**.
2. ADAM (Serge) de Thugny-Trugny, **La Seconde Guerre mondiale, "Le petit carnet rouge"**.
3. PLATEL (Serge) d'Amagne, **Un enfant dans la guerre**.
4. DARTEVELLE (Marie-Claude) de Bogny.
5. BEAUJET (Bernard) de Marby, **Mai 40, l'exode**.
6. BEAUJET (Bernard), de Marby.
7. BARILLY (Jean) de Sault-lès-Rethel.

8. CRIPPA Angelo, de Sedan.
9. LÉTRANGE (Marie-Louise), institutrice de Château-Regnault.
10. LÉTRANGE (Marie-Louise) de Château-Regnault.
11. LEDOUX (Jeanne) de Château-Regnault.
12. PILARD (Thérèse) d'Avançon. En italique, le récit de sa sœur Andrée.
13. PLATEL (Serge) d'Amagne.
14. Mme MARTINI de Braux.
15. MALICET (Guy) de Monthermé. Interview réalisée par les élèves de Troisième de l'atelier Histoire du collège de Monthermé, sous la direction de Mlle Dubois-Lacoste et de M. Charles.
16. LASSAUX (Suzanne) de Braux.
17. Mme POLET de Braux.
18. BEAUJET (Bernard) de Marby.
19. MAUD'HUY (Georges) de Château-Regnault.
20. MAUD'HUY (Georges) de Château-Regnault.
21. BOUQUIGNAUD (Guy) de Château-Regnault.
22. LEDOUX (Jeanne) de Château-Regnault.
23. YERNAUX (Marcel) de Levrézy.
24. L'HUILLIER (Paulette) de Mézières.
25. LÉTRANGE (Marie-Louise) de Château-Regnault.
26. Mme VALENTE (Marie-Louise Fernandez) de Laifour.
27. CANIARD (Anne-Marie Bouquignaud) de Braux.
28. BEAUJET (Bernard) de Marby.
29. PIERRARD (Françoise) de Fumay, mais chez ses grands-parents paternels, Thiry, de Château-Regnault en mai 1940.
30. GARDIEN (René) de Montmeillant, mais parti de chez ses grands-parents, M. et Mme HULIN, qui habitaient Vivier-au-Court.
31. CLAISSE (Serge) de Margut.
32. Docteur Pierre TILMAN, **Souvenirs de la Guerre 1939-1940**.
33. BEAUJET (Bernard) de Marby.
34. Lettre de M. COLLIGNON de Nouzonville, contrôleur de la main-d'œuvre à l'Inspection du Travail des Ardennes. Son épouse tenait l'Hôtel du Commerce de Nouzonville, non loin de la brasserie La Rochette. Lettre confiée par son petit-fils Jean-Claude VION.
35. CANIARD (Anne-Marie Bouquignaud) de Braux.
36. VION (Jean-Claude) de Nouzonville.
37. LÉTRANGE (Marie-Louise) de Château-Regnault.
38. ADAM (Serge) de Thugny-Trugny.
39. YERNAUX (Marcel) de Levrézy.
40. Mme MARTINI de Braux.
41. PLATEL (Serge) d'Amagne.
42. CRIPPA Angelo de Sedan.
43. DEHAN Ginette, de Novion-Porcien, **Nos souvenirs, 1939/1945**.
44. JADOT (Geneviève) de Thilay. **Bulletin municipal de Thilay, 2001**.
45. Mmes LASSAUX et RAMOS de Levrézy.



Librairie «LE TEMPS DES CERISES»

Philippe MAJEWSKI

LIVRES ANCIENS ET D'OCCASION - ACHAT - VENTE - ESTIMATION - CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE DE LIVRES ANCIENS ET ÉPUIÉS SUR LES ARDENNES

3, rue d'Aubilly - 08000 CHARLEVILLE-MÉZIÈRES Tél. : 03.24.33.56.22

L'évacuation



Ce document, aussi rare qu'instructif, nous a été confié par Rolande Biver-Quinard. Âgée de 10 ans en 40, elle va évacuer avec ses parents, Henri et Marie, fabricants de limonades au 26 de la rue Victor Hugo (actuellement Louis Jouvot, à Charleville). Il s'agit d'un tableau naïf, peint sur une planchette, par son père lors de leur séjour à Moncoutant, dans les Deux-Sèvres. Il est intitulé *L'exode à Poix-Terron*.

La famille Quinard a évacué sur l'antique camionnette de l'entreprise qu'on voit en tête de cortège. Derrière, tous les modes de transport sur route : une grosse charrette et une petite, des vélos, des piétons, des brouettes, des poussettes, des autos... Quelques spahis et, dans le ciel, un avion menaçant !